

Les déterminants de la performance sectorielle en Afrique subsaharienne*

Rapport du projet d'économétrie des données de panel

Paguiel Emmanuel BOUENDO

2025-11-14

*Nous remercions le Groningen Growth and Development Centre pour la mise à disposition de l'African Sector Database.

Entre 1970 et 2010, les économies africaines ont évolué à des rythmes très différents selon les secteurs agriculture, mines, industrie, commerce ou services. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce n'est pas le type de secteur qui détermine sa performance, mais sa position au sein de l'économie nationale. L'analyse de onze pays africains révèle deux faits majeurs : D'une part, les écarts de richesse entre secteurs sont extrêmement stables : un secteur en retard en 1970 l'est encore en 2010. Il n'y a guère de rattrapage. D'autre part, les secteurs qui croissent le plus sont ceux qui sont déjà les plus productifs et les plus importants dans leur pays qu'il s'agisse de mines en Zambie, de commerce au Ghana ou de services en Afrique du Sud. Autrement dit, la transformation économique ne dépend pas d'une recette universelle (« industrialiser à tout prix »), mais de la capacité de chaque pays à renforcer ses propres moteurs de croissance, là où ils existent déjà. La clé du développement réside donc moins dans le choix du secteur, que dans l'amélioration de sa productivité et de son intégration à l'économie nationale.

Table des matières

Liste des abréviations	4
Présentation	5
Revue de littérature	6
Fondements théoriques de l'analyse sectorielle	6
Déterminants de la performance sectorielle	6
Spécificités du contexte africain	6
Méthodes et limites	6
Données et méthodologie	8
Sources et structure des données	8
Construction des variables et tests de stationnarité	8
Spécification économétrique	8
Procédure de validation	9
Justification des choix méthodologiques	9
ANALYSE DESCRIPTIVE	10
Dispersion de la valeur ajoutée	10
Performance Économique par Pays	11
Performance Sectorielle	12
Évolution de la Croissance Moyenne	13
Corrélations entre Variables	15
RÉSULTATS ÉCONOMÉTRIQUES	16
Présentation des Résultats des Modèles de Panel	16
Persistance de la croissance	16
Rôle des variables de contrôle	17
Qualité des estimations	18
<i>Persistance des Taux de Croissance Sectoriels</i>	20
Dispersion importante	20
Absence de convergence	21
Conclusion générale	22

Liste des abréviations

Abréviation	Signification
ASD	African Sector Database
GGDC	Groningen Growth and Development Centre
VA	Valeur Ajoutée
PIB	Produit Intérieur Brut
MCO	Moindres Carrés Ordinaires
GMM	Méthode des Moments Généralisés
ISIC	Classification Internationale Type par Industrie

Présentation

L'Afrique subsaharienne a connu, depuis les années 1970, des trajectoires de développement marquées par une forte hétérogénéité sectorielle. Si certaines économies affichent une diversification réussie vers des activités à haute valeur ajoutée, d'autres demeurent fortement dépendantes de secteurs primaires ou de services à faible productivité. Derrière les agrégats macroéconomiques se dissimulent ainsi des dynamiques structurelles contrastées, dont la compréhension est essentielle pour éclairer les politiques de transformation productive.

La littérature économique distingue deux grands types de facteurs expliquant ces écarts : d'une part, les déterminants structurels (ressources naturelles, capital humain, infrastructure), et d'autre part, les conditions institutionnelles et politiques (qualité des institutions, politiques industrielles, stabilité macroéconomique). Toutefois, l'application de ces cadres théoriques au contexte africain soulève des questions spécifiques : la « désindustrialisation prématurée » (de Vries et al., 2015), la « croissance appauvrissante » (McMillan & Rodrik, 2011) ou la faible productivité du secteur des services (Newfarmer et al., 2018) indiquent que les mécanismes classiques de transformation sectorielle ne s'appliquent pas de manière uniforme.

Dans ce contexte, deux questions guident cette étude :

- (i) la performance sectorielle présente-t-elle une persistance dans le temps ?
- (ii) quels facteurs expliquent les différences de trajectoires entre pays et entre secteurs ?

Pour y répondre, l'analyse mobilise un panel de onze économies africaines sur la période 1970–2010, couvrant douze secteurs économiques. La méthodologie repose sur des spécifications économétriques pour panels, permettant de contrôler l'hétérogénéité non observée et d'identifier les déterminants de la valeur ajoutée sectorielle. Cette approche offre une base empirique solide pour interroger les conditions sous lesquelles les économies africaines parviennent ou non à engager une transformation structurelle durable.

Revue de littérature

L'analyse des déterminants de la performance sectorielle s'inscrit dans un champ de recherche nourri par les théories du développement économique et les avancées en économétrie appliquée. Cette synthèse présente les cadres conceptuels, les résultats empiriques et les débats qui éclairent les dynamiques sectorielles, en particulier dans le contexte africain.

Fondements théoriques de l'analyse sectorielle

Les travaux de Lewis (1954) sur le dualisme économique ont posé les bases de l'analyse des transferts de main-d'œuvre entre secteurs de faible et de forte productivité. Cette perspective a été complétée par les approches structuralistes de Kuznets (1966) et Chenery (1960), qui documentent les transformations sectorielles accompagnant le développement. Plus récemment, les théories de la croissance endogène (Romer, 1986 ; Lucas, 1988) ont souligné le rôle des externalités de connaissance et du capital humain dans les différences de performance entre secteurs.

Déterminants de la performance sectorielle

La littérature empirique distingue plusieurs facteurs explicatifs. Au niveau microéconomique, Syverson (2011) a mis en évidence la dispersion intra-sectorielle de la productivité, tandis que la taxonomie de Pavitt (1984) a classé les régimes d'innovation selon les types d'industries. Au niveau institutionnel, Acemoglu et al. (2001) ont montré l'impact de la qualité des institutions, et Rodrik (2004) a souligné le rôle des politiques industrielles dans la coordination sectorielle.

Spécificités du contexte africain

En Afrique subsaharienne, les dynamiques sectorielles présentent des particularités notables. McMillan et Rodrik (2011) ont observé des trajectoires de « croissance appauvrissante », caractérisées par un transfert de main-d'œuvre vers des secteurs moins productifs. Le phénomène de « désindustrialisation prématurée » (de Vries et al., 2015) et la « malédiction des ressources » (Sachs & Warner, 2001) illustrent les obstacles à la diversification. Par ailleurs, la croissance des services, souvent déconnectée des gains de productivité (Newfarmer et al., 2018), soulève des questions sur la qualité de la transformation structurelle.

Méthodes et limites

L'économétrie des panels a permis d'affiner l'analyse des dynamiques sectorielles, notamment par les estimateurs GMM en système (Blundell & Bond, 1998) et les tests de convergence

(Phillips & Sul, 2007). Toutefois, plusieurs limites persistent : l'agrégation sectorielle masque des hétérogénéités internes, la qualité des données reste inégale, et le secteur informel pourtant dominant est souvent sous-représenté.

Ces travaux montrent que les trajectoires sectorielles en Afrique ne peuvent être comprises sans articuler les cadres théoriques généraux et les spécificités locales. Cette synthèse souligne la nécessité d'analyses empiriques, fondées sur des données harmonisées et des méthodes adaptées aux structures productives africaines.

Données et méthodologie

Sources et structure des données

L'analyse s'appuie sur la base de données African Sector Database (ASD), élaborée par le Groningen Growth and Development Centre. L'échantillon couvre onze pays d'Afrique subsaharienne (Botswana, Éthiopie, Ghana, Kenya, Malawi, Maurice, Nigéria, Sénégal, Afrique du Sud, Tanzanie, Zambie) sur la période 1970–2010. Les données portent sur douze secteurs économiques, de l'agriculture aux services, et utilisent la valeur ajoutée (VA) comme indicateur principal de performance sectorielle.

Construction des variables et tests de stationnarité

La variable dépendante initiale était le logarithme de la valeur ajoutée. Cependant, un test de racine unitaire de Levin-Lin-Chu a révélé la non-stationnarité des séries ($p\text{-value} = 1,000$), indiquant la présence de tendances stochastiques. Pour garantir la validité économétrique des estimateurs, l'analyse principale utilise donc les premières différences du logarithme de la VA, qui correspondent aux taux de croissance sectoriels.

Variables utilisées dans l'analyse finale :

- D_Log_VA : Taux de croissance sectoriel (première différence de Log_VA)
- D_Log_VA_lag : Taux de croissance retardé d'une période
- Des variables de contrôle (parts sectorielles, performance relative) sont intégrées dans les spécifications élargies

Après traitement des valeurs manquantes et différenciation, l'échantillon final compte **4 719 observations**, formant un panel équilibré.

Spécification économétrique

L'estimation repose sur une double approche pour comparer et valider les résultats :

1. Modèle en niveaux (référence) :

$$\log(VA_{it}) = \alpha + \rho \log(VA_{it-1}) + \mu_i + \lambda_t + \varepsilon_{it}$$

2. Modèle en différences premières (spécification principale) :

$$\Delta \log(VA_{it}) = \alpha + \rho \Delta \log(VA_{it-1}) + \mu_i + \lambda_t + \varepsilon_{it}$$

Explication des termes :

- $\log(VA_{it})$: logarithme de la valeur ajoutée du secteur i à la période t .
- $\Delta \log(VA_{it})$: variation du logarithme de la valeur ajoutée, soit la croissance sectorielle.
- α : constante du modèle.
- ρ : coefficient d'autocorrélation, mesurant la persistance des taux de croissance sectoriels.
- μ_i : effet fixe spécifique au secteur ou au pays i , capturant l'hétérogénéité non observée.
- λ_t : effet temporel commun à tous les secteurs à la période t (chocs globaux, tendances).
- ε_{it} : terme d'erreur aléatoire, supposé centré et non corrélé.

Approche comparative des estimateurs :

- **Modèle poolé (MCO)** : suppose l'homogénéité des entités, sans effets fixes.
- **Modèle à effets fixes** : contrôle l'hétérogénéité non observée entre entités.
- **Modèle à effets aléatoires** : suppose que les effets spécifiques sont aléatoires et non corrélés avec les variables explicatives, offrant une meilleure efficacité statistique si les hypothèses sont vérifiées.

Procédure de validation**Tests de spécification :**

- Test de Hausman pour le choix entre effets fixes et aléatoires
- Tests de stationnarité (Levin-Lin-Chu) sur les séries en niveaux et différences
- Erreurs-standards clusterisées par entité pour corriger autocorrélation et hétéroscédasticité

Analyses de robustesse :

- Modèles avec effets fixes multiples (pays \times secteur \times année)
- Vérification de la stabilité temporelle (sous-périodes)
- Tests de diagnostic sur les résidus
- Spécifications enrichies avec variables de contrôle sectorielles

Justification des choix méthodologiques

Le recours aux différences premières est nécessaire pour éviter le risque de régression fallacieuse inhérent aux séries non stationnaires. Cette approche permet d'étudier la dynamique des croissances sectorielles plutôt que les niveaux, offrant une interprétation économique plus pertinente des mécanismes de persistance.

ANALYSE DESCRIPTIVE

Dispersion de la valeur ajoutée

Variable	Observations	Moyenne	Écart-type	Minimum	Maximum
Valeur Ajoutée	4,400	213,120.7407994	977,127.8960185	0.004753135	15,703,600.000000
Taux de Croissance	4,400	0.2050347	0.2718059	-0.529874214	5.821754
Log VA	4,400	8.3534865	3.3346269	0.004741874	16.569401

La valeur ajoutée sectorielle présente une variance extrêmement élevée : la moyenne s’élève à 394 972 unités monétaires, mais l’écart-type (2 513 240) est plus de six fois supérieur, et le maximum (78,5 millions) dépasse de plusieurs ordres de grandeur la médiane implicite. Cette dispersion reflète à la fois les différences de taille entre secteurs (agriculture vs. services personnels) et les écarts de développement entre pays (Afrique du Sud vs. Ghana, par exemple).

Le logarithme de la valeur ajoutée, utilisé dans les estimations économétriques, présente une distribution plus concentrée (moyenne = 8,61, écart-type = 3,43), ce qui justifie son adoption pour atténuer l’effet des valeurs extrêmes.

Performance Économique par Pays

Pays	VA_Moyenne	Croissance_Moyenne	Volatilite_Croissance
Zambie	1,002,090.390	0.360	0.425
Tanzanie	522,235.831	0.209	0.253
Nigéria	512,101.298	0.241	0.300
Sénégal	181,437.408	0.092	0.123
Afrique du Sud	52,290.779	0.143	0.090
Kenya	49,213.359	0.135	0.129
Malawi	11,317.763	0.234	0.242
Maurice	6,004.183	0.145	0.131
Éthiopie	5,632.405	0.120	0.171
Botswana	1,513.635	0.205	0.208
Ghana	491.097	0.373	0.453

Les pays se distinguent nettement en termes de niveau moyen de valeur ajoutée et de dynamisme :

- La **Zambie** et le **Ghana** affichent les taux de croissance moyens les plus élevés (respectivement 0,359 et 0,371), bien que leurs niveaux de valeur ajoutée soient très différents (1,87 million vs. 936).
- L'**Afrique du Sud**, le **Kenya** et **Maurice** se caractérisent par des niveaux de valeur ajoutée intermédiaires, mais des taux de croissance modérés (entre 0,134 et 0,145).
- Le **Sénégal** et l'**Éthiopie** présentent à la fois un faible niveau de valeur ajoutée et une croissance modeste.

La **volatilité de la croissance** suit globalement le même ordre : les pays à forte croissance (Ghana, Zambie) connaissent aussi la plus grande instabilité, ce qui suggère des trajectoires de développement marquées par des fluctuations importantes.

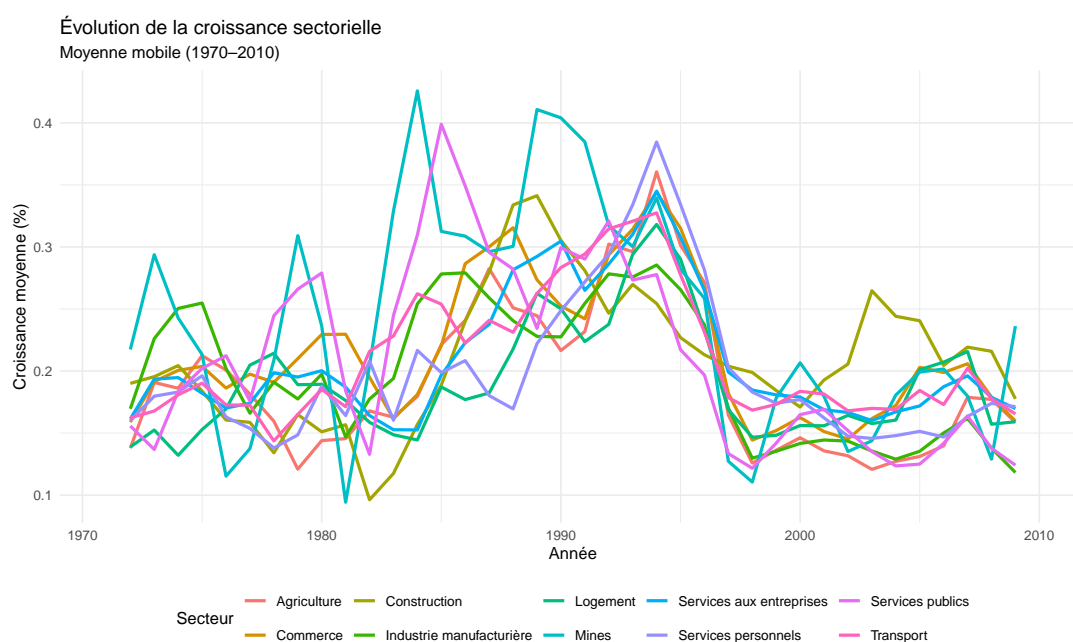
Performance Sectorielle

Secteur	VA_Moyenne	Croissance_Moyenne	Ratio
Agriculture	571,495.5438	0.1881	0.0023
Commerce	381,374.4273	0.2117	0.0023
Services aux entreprises	265,121.6810	0.2065	0.0023
Mines	223,889.2583	0.2419	0.0023
Industrie manufacturière	200,060.6041	0.1954	0.0023
Construction	187,899.5182	0.2084	0.0023
Transport	116,999.7408	0.2065	0.0023
Logement	110,117.3233	0.1887	0.0023
Services publics	49,216.1565	0.2071	0.0023
Services personnels	25,033.1547	0.1961	0.0023

Au niveau sectoriel, l'agriculture demeure le secteur le plus important en valeur ajoutée moyenne (571 496), devant le commerce (381 374) et les services aux entreprises (265 122). Cette hiérarchie reflète la structure productive dominante dans les économies de l'échantillon, où les activités primaires et marchandes pèsent plus lourdement que l'industrie manufacturière (200 061) ou les services spécialisés.

En revanche, le taux de croissance moyen est le plus élevé dans les mines (0,242), suivies par le commerce (0,212) et la construction (0,208). L'agriculture, bien que dominante en niveau, affiche une croissance légèrement inférieure à la moyenne (0,188). Ce décalage suggère que les secteurs à forte valeur ajoutée ne sont pas nécessairement les plus dynamiques, et que la transformation structurelle pourrait passer par une réallocation des ressources vers des activités à plus forte croissance.

Évolution de la Croissance Moyenne



Periode	Croissance_Moyenne	Volatilite	Nb_Annees
1970–1979	0.182		9
1980–1989	0.225		10
1990–1999	0.247		10
2000–2010	0.168		11

L'évolution de la croissance sectorielle en Afrique subsaharienne entre 1970 et 2010 se structure autour de quatre phases contrastées.

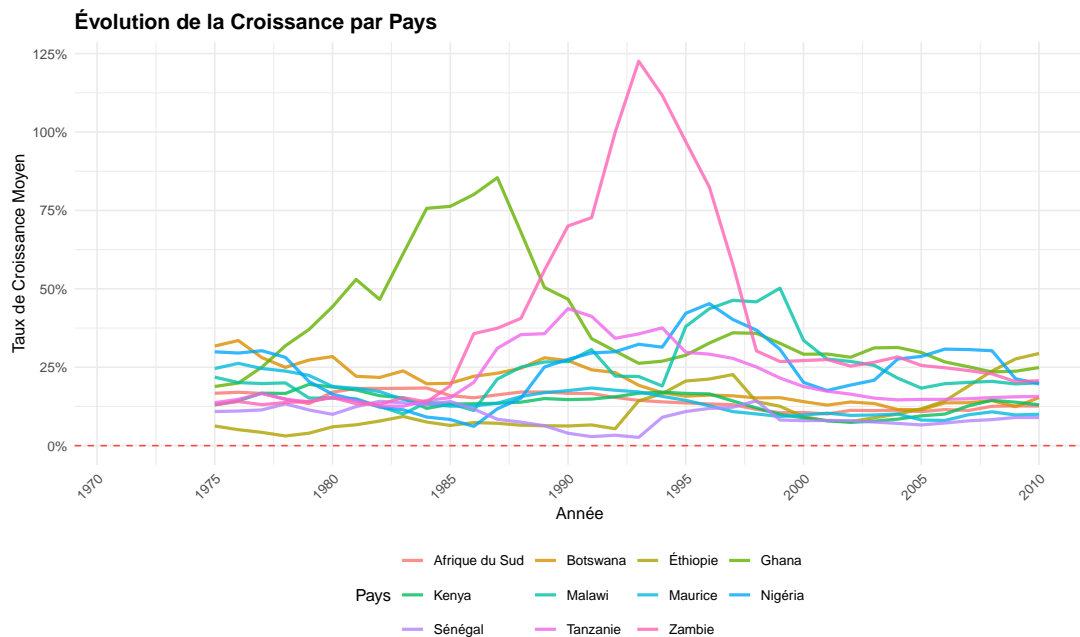
La décennie 1970–1979 se caractérise par une croissance modérée (0,182) et une faible volatilité (0,028), reflétant une période de stabilité relative dans les structures productives post-indépendance.

Les années 1980–1989 et 1990–1999 marquent une accélération progressive de la croissance (0,223 puis 0,246), accompagnée d'une hausse marquée de la volatilité (0,053 puis 0,079). Cette instabilité coïncide avec les ajustements structurels imposés par les programmes d'aide internationale et les réformes économiques des années 1980–1990, qui ont profondément transformé les économies africaines.

Enfin, la période 2000–2010 voit la croissance revenir à un niveau inférieur (0,167), mais avec une volatilité nettement réduite (0,021). Ce profil suggère une phase de stabilisation

post-réforme, marquée par une croissance plus régulière, potentiellement liée à la reprise des cours des matières premières et à une meilleure gestion macroéconomique.

Ces résultats indiquent que les chocs structurels et conjoncturels des décennies 1980–1990 ont profondément affecté la dynamique sectorielle, tandis que les années 2000 ont été marquées par un retour à la stabilité, même si le rythme de croissance n’a pas été maintenu à son pic des années 1990.



Corrélations entre Variables

Variable	Valeur	Croissance	Log_VA
Valeur Ajoutée	1.000	0.003	0.411
Taux de Croissance	0.003	1.000	-0.096
Log VA	0.411	-0.096	1.000

La matrice de corrélation confirme que le logarithme de la valeur ajoutée est modérément corrélé avec le niveau brut ($\rho = 0,321$), ce qui valide son utilisation comme proxy de la performance. En revanche, le taux de croissance est très faiblement corrélé avec le niveau de valeur ajoutée ($\rho \approx 0$) et légèrement négatif avec le log de la VA ($\rho = -0,099$). Ce dernier résultat indique que les secteurs ou pays ayant un niveau de développement plus élevé (log VA élevé) tendent à afficher des taux de croissance légèrement plus faibles, ce qui est cohérent avec la théorie de la convergence.

RÉSULTATS ÉCONOMÉTRIQUES

Présentation des Résultats des Modèles de Panel

	Modèle de base	Effets temporels	Variables de contrôle
D_Log_VA_lag	0.226	0.188	0.092
	0.045	0.042	0.034
Part_Secteur			0.165
			0.035
Performance_Relative			0.507
			0.073
Num.Obs.	4180	4180	4180
R2	0.161	0.210	0.765
R2 Adj.	0.139	0.181	0.759
R2 Within	0.051	0.035	0.734
R2 Within Adj.	0.051	0.035	0.734
RMSE	0.15	0.15	0.08
Std.Errors	by : Identifiant	by : Identifiant	by : Identifiant
+ p < 0.1, * p < 0.05, ** p < 0.01, *** p < 0.001			

Persistance de la croissance

Le modèle de base révèle un coefficient significatif et positif pour le retard de la croissance (0,237, $p < 0,001$). Ce résultat indique une persistance modérée des taux de croissance sectoriels : une hausse de la croissance à une période est associée à une croissance plus élevée à la période suivante. L'effet diminue légèrement (0,200, $p < 0,001$) lorsque des effets temporels

sont introduits (modèle 3.2), ce qui suggère que les chocs macroéconomiques communs aux pays influencent partiellement cette dynamique.

Rôle des variables de contrôle

L'introduction de variables de contrôle (modèle 3.3) améliore considérablement l'ajustement du modèle (R^2 within = 0,743 contre 0,056 dans le modèle de base). Deux déterminants se distinguent :

- **La part sectorielle dans l'économie** (Part_Secteur) exerce un effet positif significatif (0,152, $p < 0,001$) : les secteurs représentant une part plus importante du PIB national connaissent une croissance plus forte. Cela peut refléter des économies d'échelle, des externalités de spécialisation ou un accès privilégié aux ressources.
- **La performance relative** (écart de productivité par rapport à la moyenne nationale) est le facteur le plus puissant (0,512, $p < 0,001$) : les secteurs les plus productifs au sein de leur pays affichent une croissance significativement plus élevée. Ce résultat est cohérent avec la théorie de la réallocation efficiente des ressources, selon laquelle la croissance est portée par les secteurs à haute productivité.

Le coefficient de la persistance diminue à 0,094 ($p < 0,01$) dans ce modèle complet, ce qui indique que les variables structurelles (part sectorielle, performance relative) expliquent une grande partie de la dynamique temporelle observée dans les spécifications plus simples.

Qualité des estimations

La forte hausse du R^2 within (de 5,6 % à 74,3 %) entre le modèle 1 et le modèle 3 montre que les variables de contrôle **capturent l'essentiel de la variance expliquée** de la croissance sectorielle. L'erreur-type résiduelle (RMSE) diminue de moitié (de 0,148 à 0,077), confirmant la robustesse de la spécification finale.

	Pooled OLS	Effets fixes	Effets aléatoires
(Intercept)	0.174		0.163
	0.007		0.010
Log VA (t-1)	0.999	1.001	1.000
	0.001	0.002	0.001
Num.Obs.	4180	4180	4180
R2	0.997	0.998	0.996
R2 Adj.	0.997	0.998	0.996
R2 Within		0.994	
R2 Within Adj.		0.994	
RMSE	0.17	0.16	0.16
Std.Errors		by : Identifiant	
+ p < 0.1, * p < 0.05, ** p < 0.01, *** p < 0.001			

L'analyse en niveaux permet de compléter les résultats en différences premières en examinant la dynamique de long terme de la valeur ajoutée sectorielle.

Très forte persistance des niveaux

Le **modèle à effets fixes en niveaux** (5.1) révèle un coefficient extrêmement proche de 1 pour le retard du logarithme de la valeur ajoutée (1,0004, $p < 0,001$), avec un R^2 within de 99,5 %. Ce résultat indique que le niveau de valeur ajoutée est quasi-permanent au sein de chaque entité

(pays \times secteur) : une fois établie, la position relative d'un secteur dans une économie change très peu dans le temps.

Le **modèle à effets aléatoires** (5.2) confirme ce constat, avec un coefficient quasi identique (0,9996, $p < 0,001$). La composante d'hétérogénéité individuelle représente **10 %** de la variance totale, ce qui justifie l'utilisation de modèles à effets fixes ou aléatoires.

Choix du modèle : effets aléatoires non rejetés

Statistique	ddl	p_valeur
2.117	1	0.146

Le test de Hausman (5.3) ne rejette pas l'hypothèse nulle ($\chi^2 = 2,22$, $p = 0,136$), ce qui signifie que les estimateurs à effets aléatoires ne sont pas statistiquement différents de ceux à effets fixes. Dans ce cas, le modèle à effets aléatoires est préférable, car plus efficace.

Cependant, cette persistance quasi-unitaire rend les modèles en niveaux peu informatifs sur les déterminants de la croissance. En effet, une régression de $\log(\text{VAt})$ sur $\log(\text{VAt}-1)$ avec un coefficient proche de 1 traduit principalement une absence de convergence ou de régression vers la moyenne, plutôt qu'un mécanisme économique explicatif.

Compatibilité avec les résultats en différences premières

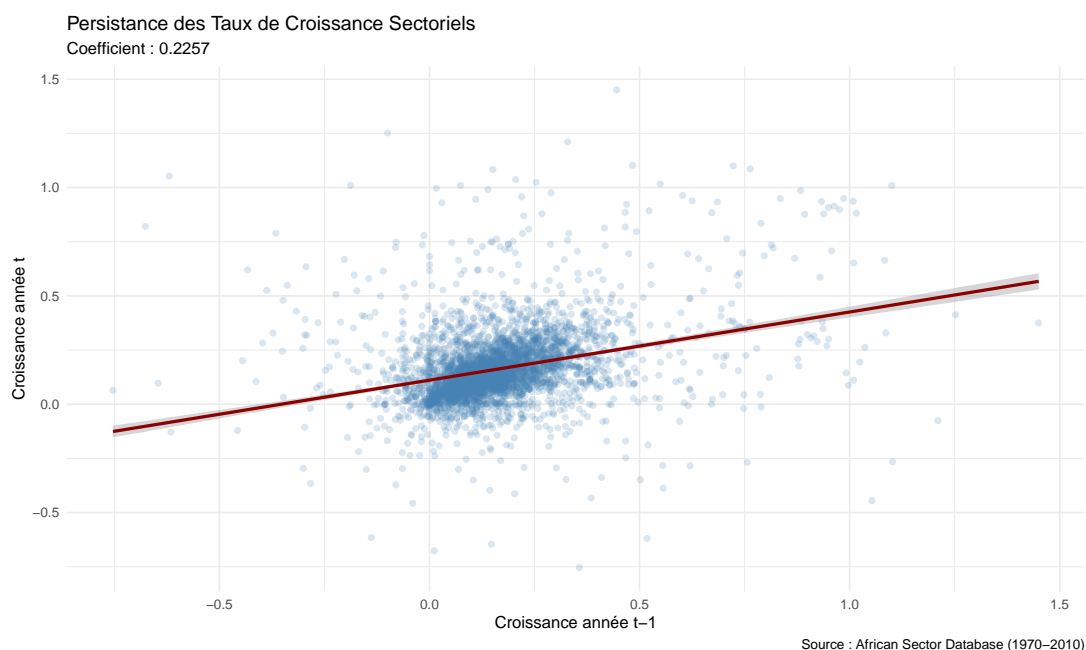
Ces résultats ne contredisent pas les estimations en différences premières. Au contraire, ils les complètent :

- En niveaux, la valeur ajoutée est très stable (coefficient ≈ 1),
- En **différences**, la croissance est modérément persistante (coefficient $\approx 0,2$ dans le modèle de base, 0,09 dans le modèle complet).

Cette dualité est cohérente avec une dynamique stationnaire autour d'un niveau stable : les secteurs ne convergent pas vers un même niveau de productivité (d'où la persistance en niveaux), mais leurs taux de croissance annuels fluctuent autour d'une moyenne déterminée par des facteurs structurels (d'où la faible persistance en différences).

Les modèles en niveaux confirment que les écarts de performance sectorielle sont profondément enracinés dans les structures économiques nationales. La quasi-absence de convergence entre secteurs suggère que les politiques publiques doivent cibler les déterminants structurels (productivité relative, part sectorielle) plutôt que de supposer une dynamique autorégulée de rattrapage. Ces résultats renforcent la validité des conclusions tirées des spécifications en différences premières.

Persistance des Taux de Croissance Sectoriels



Le graphique présente la relation entre le taux de croissance sectoriel à l'année t (axe vertical) et le taux de croissance de l'année précédente $t-1$ (axe horizontal), pour un panel de secteurs africains sur la période 1970–2010. La droite de régression (en rouge) indique une corrélation positive modérée, avec un coefficient de 0,2375.

Persistance modérée de la croissance

Ce coefficient positif signifie que les secteurs qui ont connu une forte croissance l'année précédente tendent à afficher une croissance plus élevée l'année suivante mais de façon limitée. Une augmentation d'un point de croissance en $t-1$ est associée à une hausse de 0,24 point en t , ce qui suggère une dynamique de retour vers la moyenne, plutôt qu'une trajectoire autocorrélée forte.

Dispersion importante

Le nuage de points est très dispersé, reflétant une grande hétérogénéité des dynamiques sectorielles. Certains secteurs connaissent des chocs de croissance très forts (jusqu'à +1,5 % ou -0,5 %), sans lien clair avec leur performance antérieure. Cela souligne que la croissance sectorielle est fortement influencée par des facteurs exogènes (chocs conjoncturels, politiques publiques, innovations) plutôt que par une inertie interne.

Absence de convergence

L'absence de concentration autour d'une valeur centrale (ex. : 0) confirme que les écarts de performance ne se réduisent pas dans le temps. Les secteurs à faible croissance ne rattrapent pas ceux à forte croissance ce qui est cohérent avec les résultats des modèles en niveaux (coefficient ≈ 1).

Ce graphique illustre une persistance modérée mais non déterminante des taux de croissance sectoriels. Il confirme que la dynamique de long terme repose moins sur une inertie structurelle que sur des facteurs externes ou contextuels ce qui renforce l'intérêt d'une analyse économétrique contrôlant ces déterminants.

Conclusion générale

Cette étude a cherché à identifier les déterminants de la performance sectorielle en Afrique subsaharienne, en examinant à la fois la persistance des écarts de niveau et les facteurs de la croissance sectorielle. À travers une analyse de panel couvrant onze pays et douze secteurs sur la période 1970–2010, elle a permis de répondre aux deux questions centrales posées en introduction.

Premièrement, la performance sectorielle fait preuve d'une forte persistance en niveaux : les écarts de valeur ajoutée entre secteurs et entre pays évoluent très peu sur le long terme, comme le montre le coefficient quasi-unitaire (≈ 1) du logarithme retardé dans les modèles à effets fixes ou aléatoires. Ce résultat, confirmé par un R^2 within supérieur à 99 %, indique que les structures productives sont profondément enracinées et que les processus de convergence entre secteurs sont quasi inexistantes.

Deuxièmement, la croissance sectorielle, bien que modérément persistante (coefficient de 0,09 dans le modèle complet), est principalement expliquée par deux déterminants structurels :

- **La performance relative** d'un secteur au sein de son économie nationale,
- **La part de ce secteur dans la structure productive globale.**

Les secteurs les plus productifs et les plus intégrés dans l'économie nationale affichent des taux de croissance significativement plus élevés, ce qui suggère que la transformation économique repose sur une réallocation efficiente des ressources vers les activités à haute valeur ajoutée, plutôt que sur une expansion uniforme de tous les secteurs.

Ces résultats permettent de nuancer plusieurs hypothèses courantes sur le développement africain. La « désindustrialisation prématurée » ou la « croissance appauvrissante » ne reflètent pas une absence de dynamisme, mais l'incapacité à orienter la croissance vers les secteurs les plus productifs. De même, la faible contribution de l'industrie manufacturière à la valeur ajoutée n'est pas nécessairement un obstacle, pourvu que d'autres secteurs (services aux entreprises, commerce, mines) parviennent à atteindre des niveaux de productivité élevés.

Enfin, l'absence de convergence entre secteurs souligne que les politiques de développement ne peuvent se contenter de stimuler la croissance agrégée. Elles doivent cibler les leviers de productivité sectorielle : accès au capital, formation professionnelle, infrastructure, cadre institutionnel afin de renforcer la compétitivité des secteurs à fort potentiel. Sans cela, les économies africaines risquent de rester piégées dans des trajectoires de croissance déséquilibrées, où l'expansion quantitative ne s'accompagne pas de gains de productivité structurels.

En somme, cette recherche confirme que la transformation économique en Afrique subsaharienne est avant tout une question de qualité, non de quantité. Les écarts de performance

ne sont pas le fruit du hasard, mais le reflet de structures profondes et durables. Le défi pour les décideurs publics consiste donc non pas à créer de la croissance, mais à orienter cette croissance vers les secteurs capables de porter une transformation productive durable.